

CHAPITRE PREMIER

L'exil

Il avait plu pendant presque tout le trajet de la vallée de la Dee aux côtes ouest des îles, vers Mallaig. Tout dans notre strict équipage dégageait une lourde odeur d'humidité : les vêtements, la toile et le bois de chêne de la voiture, le pelage gommé des chevaux, nos coiffes et nos coffres. Le tambourinement continu de l'eau sur les toiles ruisselantes de l'abri contribuait à l'atmosphère lugubre qui régnait sur nous depuis notre départ. On aurait dit que le temps brumeux et gris persistait à s'harmoniser à la désolation dans laquelle s'enfonçait résolument mon cœur. Chaque pierre que l'attelage foulait m'éloignait un peu plus de ma famille et du château qu'elle avait érigé sur les rives de la Dee depuis, me semblait-il, la nuit des temps. « Qu'y a-t-il donc de dramatique à quitter ses parents à l'approche de sa vingtième année ? » ruminai-je.

Cinq jours de route ininterrompue dans les chemins boueux des montagnes où j'allais, désolée, avec le seul soutien de mes deux servantes, de quatre gardes et hommes d'équipage, vers ma destinée. Celle de la troisième fille de Nathaniel Keith, armateur prospère d'Aberdeen, donnée en mariage au second fils de Baltair, chef du clan MacNèil, de Mallaig. Je ne me résignais pas au déchirement aussi total que définitif que représentait pour moi cette expatriation. Si cette alliance avait toutes les allures d'un désastre pour mon esprit loyal et mon cœur inexpérimenté, je devais admettre qu'elle revêtait un caractère hautement stratégique pour les clans opposés qu'elle unissait ainsi.

En effet, la longue dispute de nos pères et grands-pères sur l'usage d'armoiries similaires pour les deux clans fut, en cet an de grâce 1424, présentée en justice et tranchée par le tribunal en faveur des MacNèil. Pour que les Keith conservent le faucon aux trois bandes d'or sur leur blason, il

fallait unir les deux familles par un mariage. En outre, les forêts des Grampians données par le roi aux MacNèil représentaient un potentiel de bois de coupe inestimable pour mon père. Comme les MacNèil ne s'intéressaient aux forêts que pour la chasse, les revenus de coupe constituaient pour les deux familles une puissante raison de conclure une entente. L'unique héritier des MacNèil était célibataire et j'étais la dernière fille à marier de ma famille. Ainsi, on me désigna pour être sacrifiée à cette union. Voilà donc où en étaient venus mon père et son rival de Mallaig au printemps. Car rien n'était plus commode à ces deux hommes orgueilleux que de masquer leurs différends sous l'union de leurs enfants. Cependant, la conclusion de cette entente ne leur avait pas été acquise dès le début, tant de mon côté que du côté de celui à qui on me destinait, appris-je plus tard.

Si, d'une part, le mariage n'avait jamais intéressé mon tempérament indépendant, il m'était, d'autre part, extrêmement pénible de contracter une alliance avec un homme que je ne connaissais pas et dont on ne me dit presque rien, sinon qu'il appartenait à un clan des Highlands, pays réputé farouche et dur. J'étais peu préparée à intégrer cette société. Étant la cadette, j'avais été choyée et entourée, jusqu'à ce qu'on me destine aux études en France, chez mon oncle John Carmichael, évêque d'Orléans. J'avais déjà quatre années d'apprentissage au couvent monastique lorsque la situation diplomatique avec la France se dégrada et que mon père me rappela en Écosse, à Crathes, où je vins passer au château de mon enfance ce qui allait être mon dernier automne de jeune fille.

Les assises de ce projet de mariage relevaient, pour mon père, d'impératifs autres que ceux d'un blason. Ma famille avait besoin, pour la construction de nouveaux navires, du bois des forêts appartenant au clan MacNèil, et une alliance allait assurer un approvisionnement continu des matières premières pour son commerce. Ainsi, telles avaient été les clauses du contrat : le clan MacNèil apportant davantage dans l'alliance que celui des Keith, c'est le seigneur MacNèil qui allait gagner une fille et non le seigneur Keith qui gagnerait un fils.

Quelle saison tendue que celle que je venais de passer à Crathes, entre mes parents, mes deux frères, mes deux sœurs et leurs maris. Pas une seule semaine sans que j'aie essayé d'infléchir cette décision qui pesait sur moi comme une épée de Damoclès. Mais je n'aboutis finalement à rien, sinon qu'à irriter mon père en m'opposant à ce projet. Il avait été fort contrarié de mon attitude fermée et n'avait pas voulu entendre ne serait-ce que le premier

mot de mes arguments. Je n'avais pas eu non plus l'appui de ma mère qui, malgré le fait qu'elle m'était habituellement favorable, ne s'opposait jamais à son seigneur dans les affaires du clan. Ce mariage était en effet « affaire de clans » et avait peu à voir avec mon propre bonheur, ou ce que j'en imaginais. Ainsi m'étais-je rebiffée et battue toute seule, et en vain, durant tout l'automne. Enfin, non seulement j'avais échoué dans mes tentatives pour renverser la décision de mon père, mais je l'avais si bien fâché à mon endroit qu'il m'envoya seule en équipage réduit rencontrer ma destinée avant la Noël. Ni lui, ni ma mère, ni mes frères Daren et Robert n'allaient donc assister à mon mariage. Encore moins mes deux sœurs enceintes. Je crois que ce désaveu clouait définitivement le cercueil qu'était devenu mon exil.

Nellie, ma vieille nourrice, et Vivian, ma jeune servante, chantaient des gavottes assourdies au fond de la voiture. Ne sachant pas si j'étais d'humeur à joindre ma voix aux leurs, elles risquaient de temps à autre ces petites trêves musicales qui versaient un baume sur leur ennui et leur amertume. Cet exil n'était certes pas plus heureux pour elles que pour moi, et c'est le profond attachement qu'elles me gardaient qui les avait retenues à mon service. Qu'allions-nous devenir toutes trois dans ce pays qu'on disait rustre et impitoyable ? Cette question m'assaillait chaque fois que je regardais dans leur direction. Le poids de leur fidélité dans ce formidable tournant de nos vies m'oppressait et je n'osais pas leur confier mes appréhensions pour ne pas ajouter à leur fardeau.

La voiture s'immobilisa et quelques minutes s'écoulèrent avant que le lieutenant Lennox ne vienne nous prévenir de la halte. Nous n'avions pas remarqué que le jour s'achevait tant la pluie nous baignait d'obscurité depuis le matin. Il ferait nuit dans une heure et il nous faudrait établir un campement, le troisième depuis notre départ. Nous avions en effet pu dormir en auberge deux nuits avant de nous engager sur la route des monts Grampians qui traversent l'Écosse. « Demain, nous dormirons au château de Mallaig, ma future demeure. Demain, je connaîtrai le visage de mon époux », me dis-je avec un manque évident d'enthousiasme et même de simple curiosité.

Je me levai prestement et descendis de la voiture, heureuse de me dégourdir les jambes. La pluie avait finalement cessé. De grands bosquets de bruyère s'élevaient çà et là, fournissant des surfaces de sol dur et sec. Le goût me tenaillait de courir et de me précipiter sur la route qui dévalait

derrière, vers la vallée de la Dee. « À quoi bon ? Aurai-je seulement la possibilité d'y revenir un jour ? » pensai-je sombrement. Soudain, je pris conscience de l'isolement qui nous entourait. Je ne distinguais aucune route, ni derrière ni devant notre équipage. Nous étions au milieu de la végétation chétive des plateaux, suivant ce qui m'apparaissait être, ni plus ni moins, un sentier.

« Mais où est donc la route, lieutenant Lennox ? m'écriai-je.

– Il n'y a pas de route dans le nord-ouest, ma dame. Il n'y a pas de pont non plus, ni de poste de change. Ce sont les Highlands ici », me répondit-il d'un air résigné.

Puis il ajouta sur un ton qu'il voulait réconfortant :

« J'y suis venu souvent et je connais le chemin, fort heureusement, sinon il aurait fallu nous fournir une escorte de Mallaig. »

Je n'aurais pu être plus dépitée. J'avais grandi au milieu de villes et de rues, de routes et de ports qui étaient pour moi le symbole des échanges, du commerce et de la vie même. Ils représentaient la marque tangible de la civilisation. Mais voilà qu'on m'avait non seulement donnée en mariage à un clan étranger à ma famille, mais encore envoyée en pleine terre sauvage. Un frisson me parcourut. Je me dominaï en croisant le regard rempli d'appréhension du lieutenant et relevai la tête avec défi : « Je vais faire face, songeai-je. Je me le dois, je le dois à Nellie et à Vivian et, malgré tout, à toute ma famille. L'honneur des Keith repose sur mon attitude face au clan MacNèil ! » C'est donc l'air résolu que je remontai dans notre voiture au moment du départ. La fin de l'après-midi se déroula sans incident, sous un ciel gris, dans un paysage morne et brumeux qui sentait la neige prochaine.

Tandis que Nellie et les gens de ma garde préparaient notre modeste repas du soir survint une patrouille de quatre hommes dont trois à dos de mulet et l'autre menant une charrette tirée par un bœuf. J'eus à peine le temps de les entrevoir avant que le lieutenant Lennox ne m'enjoigne de regagner la voiture fermée. Bien que la route que nous suivions depuis le début du voyage ne fût pas réputée dangereuse depuis l'arrestation des Highlanders insoumis par le roi Jacques, il préférait me cacher à la vue de tout passant ; cela correspondait sans doute aux normes strictes d'escorte sécuritaire de cet homme d'âge mûr, solide et d'une loyauté indéfectible envers notre famille. Comme je l'aimais bien et que je ne voulais pas le contrarier, je me conformais toujours à ses recommandations. Je le faisais d'autant plus volontiers que je savais pouvoir compter sur Nellie et Vivian

pour me rapporter fidèlement tout ce qu'elles apprenaient dans les rares rencontres faites au cours du voyage.

Elles m'apportèrent finalement mon repas dans la voiture, car les passants semblaient vouloir s'incruster, et d'ailleurs ils ne quittèrent notre campement qu'à l'aube le lendemain. J'aurais tant apprécié, moi aussi, faire sécher mes jupes près du feu comme elles et bavarder tout le soir avec les étrangers. Lorsqu'elles regagnèrent enfin la voiture pour la nuit, je ne dormais pas. J'étais impatiente de connaître les informations qu'elles rapportaient et je les questionnai à ce propos aussitôt qu'elles se furent enroulées dans leur manteau.

« Ah ! ma toute belle, me répondit Nellie d'un ton dolent, ce ne sont que des vilains en quête de travail et un maître vitrier d'Inverness. Il monte et répare le fenêtrage des églises et des châteaux dans les Highlands. Son fils est l'un d'eux et il apprend le métier. De braves hommes, je les crois. »

Ma nourrice s'était détournée et semblait vouloir terminer là son trop bref compte rendu. Étaient-ce l'heure avancée et la fatigue de la journée, était-ce le manque d'intérêt général de la rencontre qui la rendaient si peu loquace ? Je n'aurais su le dire. Il faisait trop sombre pour que je puisse distinguer ses traits, habituellement si révélateurs pour moi. Mais Vivian, après un moment de silence, déclara d'une voix moqueuse :

« Je ne pense pas beaucoup me tromper, il est vrai que leur accent est épouvantable, mais deux d'entre eux du moins n'auraient pas levé le nez sur une compagnie féminine pour la poursuite de leur voyage. Ils se sont en tout cas drôlement amusés au château de Mallaig à refaire les carreaux de la grand-salle, le mois dernier. »

À ma grande surprise, Nellie lui intima de se taire sur un ton péremptoire, alléguant qu'elle voulait dormir. Ce n'était pourtant pas son habitude d'interrompre ma servante dont elle appréciait particulièrement le bavardage. Je soupçonnai aussitôt que les informations glanées sur le compte des habitants du château de Mallaig étaient dignes d'intérêt. Aussi relançai-je immédiatement Vivian sur cette piste, lui enjoignant de tout raconter. J'appris à travers le récit décousu de ma servante que le style de vie des seigneurs MacNèil était totalement dépourvu de noblesse de vues et de tenue. Emportée par le plaisir de raconter, elle ne m'épargna pas les commentaires désobligeants que les voyageurs avaient faits au sujet de l'héritier MacNèil, qu'ils qualifiaient pour ainsi dire de vaurien.

À ce moment-là du récit, je compris de quoi ma nourrice avait voulu me protéger par sa réticence à parler. Moins j'en saurais sur le compte de mon futur époux, mieux je pourrais affronter sa famille. Demeurer ignorante de la personnalité de l'homme auquel j'allais être liée pour la vie était, pour ma fidèle amie, gage de tranquillité d'esprit. Mais elle ne pouvait arrêter Vivian, qui avait reçu ordre de parler. Aussi ne pouvait-elle qu'espérer que celle-ci glisserait sur les passages délicats. Or tous ses espoirs furent déçus. Vivian lancée, on ne pouvait lui demander de distinguer entre ce qu'il fallait dire et ce qu'il fallait taire. Et c'est à bout de souffle et de faits à narrer que ma servante se tut enfin, me souhaitant une bonne nuit, sans la moindre idée de l'alarme que son récit avait jetée dans le cœur de sa maîtresse. Le silence fut tout à coup complet dans la voiture. Vivian s'endormit tout de suite et Nellie peu après. Je restai seule éveillée jusqu'à l'aube, partagée entre la colère et l'appréhension de ce qui m'attendait, incapable de mettre en doute ce que quatre étrangers ignorants de ma situation disaient d'une famille qui les avait loyalement embauchés et hébergés durant plusieurs semaines.

*

Des nuages lourds de neige s'effilochaient à l'horizon, où se découpaient les montagnes escarpées de la pointe de Mallaig. Le temps gris allait se maintenir encore pour une quatrième journée consécutive. Peut-être même neigerait-il. Iain détourna de la fenêtre ses yeux fatigués et se laissa retomber sur le lit défait. Une douleur bien connue à l'estomac le tenaillait depuis son réveil. Beathag, lui faisant dos, dormait d'un sommeil égal, ses épaules d'un blanc satiné soulevées régulièrement par son souffle profond. Ses longs cheveux roux bouclés épars sur les oreillers et sa nudité le laissèrent étrangement indifférent. Elle avait coutume de se lever en milieu de matinée. Il faudrait à Iain toute sa volonté pour commencer tout de suite une journée qu'il aurait voulu entre toutes déjà terminée. D'abord s'extirper du lit de Beathag, se vêtir, retourner à sa propre chambre ou descendre directement aux cuisines et se restaurer autant que son estomac le lui permettrait. Une vive dispute avec son père et une autre beuverie étaient venues s'ajouter la veille à la longue série de dérèglements auxquels il s'adonnait depuis quelque temps et qui ne lui procuraient ni plaisir ni fierté, mais le laissaient au contraire rempli d'un profond ennui.

Le rez-de-chaussée du donjon était plongé dans un silence feutré. Les fenêtres closes de la grand-salle ne laissaient pénétrer ni franche lumière ni

son de la cour ou du corps de garde de l'autre côté de celle-ci. Seuls quelques bruits étouffés parvenaient des cuisines attenantes situées dans l'aile ouest du château. Anna s'affairait avec lassitude autour des feux avec la cuisinière. Sa corpulence et son âge avancé l'empêchaient de se mouvoir avec vivacité. Cette lenteur naturelle se doublait d'une morosité dans laquelle la mort de sa maîtresse l'avait enfermée depuis cinq ans. C'était toujours vers cette dernière qu'allaient ses premières pensées de la journée tandis qu'elle préparait les plats du déjeuner qu'il fallait monter aux étages : un pour le seigneur Baltair dans sa chambre qu'il quittait rarement, un pour le secrétaire Guilbert qui ne descendait plus le matin et un pour le seigneur Iain qui n'aurait peut-être pas encore réintégré sa chambre.

Une jeune servante encore tout ensommeillée entra discrètement dans les cuisines et s'enquit de sa première tâche. Anna le savait, elle redoutait de devoir porter le plateau du seigneur Iain. On ne comptait plus les servantes qui avaient quitté le service du château depuis un an, en raison des harcèlements incessants des membres du clan et de son personnel gradé. Anna eut pitié d'elle et, avec un demi-sourire, lui confia le plateau du seigneur Baltair qu'elle se gardait habituellement, supputant en pensée le nombre de mois que la jeune fille demeurerait encore au service du château.

Le chef du clan MacNèil, le seigneur Baltair, entra dans sa soixante-troisième année. Dieu avait été clément avec lui, plus qu'avec plusieurs autres chefs des Highlands qui avaient quitté ce monde avant d'avoir atteint l'âge de cinquante ans. « Pourquoi est-ce que je reste ? » se demandait-il chaque matin depuis le décès de son épouse Lite, une perte d'autant plus douloureuse qu'elle avait suivi de quelques mois la mort tragique de son fils aîné Alasdair. Pourquoi, en effet, continuer de vivre coûte que coûte avec cette plaie qui s'était creusée en lui et assister, impuissant, au déclin de son clan ? Le malheur l'avait touché dans ce qu'il avait de plus précieux, le laissant complètement dépourvu, privé de ce qui avait fait autrefois sa force et sa renommée : une épouse exceptionnelle et un fils doué et unanimement estimé.

En outre, les circonstances exactes qui avaient entouré la mort d'Alasdair n'avaient jamais été éclaircies devant le conseil de clan et les soupçons qui pesaient sur l'héritier Iain lui mordaient le cœur plus féroce qu'aucun affront n'aurait pu le faire. Il était hanté par l'éternelle question : « Qu'avait donc fait Iain à son frère à la fin de ce fatidique tournoi des îles de 1419 où la mort l'avait fauché ? »

Installé devant l'âtre de pierres noires où un feu vif crépitait, le seigneur Baltair se leva péniblement de son fauteuil à l'entrée de la jeune servante qui lui apportait son repas matinal.

« Pose-le près du lit, lui dit-il d'une voix lasse.

– N'allez-vous pas vous recoucher, mon seigneur ? Je vous entends, vous respirez avec difficulté. Vos jambes vous ont-elles fait beaucoup souffrir cette nuit ? » lui demanda-t-elle d'une voix empreinte d'une véritable compassion.

Il était rare que les domestiques lui adressent ainsi la parole sans y être invités. Celle-ci ne devait pas être en service depuis bien longtemps. Elle n'avait pas quinze ans, ignorait tout de ses habitudes et n'avait évidemment pas connu le château à son heure de gloire.

« Bah ! Qu'importe, petite. C'est le prix à payer pour la vieillesse qu'on m'accorde de vivre. Dis au secrétaire que je l'attends pour les affaires courantes et à Anna de venir prendre les instructions pour la réception de la fille de Nathaniel Keith. »

La servante, efficace, posa le plateau sur le bahut qui faisait face au lit et se retira aussitôt sans bruit, étonnée que son maître n'ait pas demandé à voir son fils. N'était-ce pas du château de la famille Keith, à Crathes, que viendrait la future épouse du seigneur Iain ? Voilà bien trois semaines qu'un héraut était venu signifier cette entente extraordinaire avec le seigneur MacNèil. Prenant soudain conscience du caractère inhabituel de la journée et emportée par l'envie de partager son excitation avec quelque membre du personnel, elle s'empressa de retourner aux cuisines. Elle dévala les escaliers en colimaçon en tenant ses jupes serrées contre elle. La perspective du mariage du seigneur Iain suscitait beaucoup de curiosité parmi la domesticité féminine du château. De la curiosité, certes, mais aussi un vague espoir. Celui qu'une épouse parvienne à mettre un frein aux frasques d'un homme aux mœurs dissolues et celui que le château, laissé sans gouverne depuis la mort de la châtelaine, trouve en la nouvelle châtelaine venue de l'est une main capable de faire régner l'ordre. C'était beaucoup miser. À vrai dire, la vie au château de Mallaig pouvait difficilement être pire, quelle qu'en fût la prochaine châtelaine.

L'élan de la jeune servante fut arrêté lorsqu'elle pénétra dans les cuisines. Le seigneur Iain était là, attablé devant un bol de bouillon fumant, en jambières, la chemise ouverte et les cheveux en bataille, à moitié attachés au moyen d'une lanière de cuir. Imperturbable au milieu de la pièce enfumée se tenait Anna, qui lui tendit aussitôt le plateau du secrétaire et lui fit signe

de monter. Elle en fut pour ses frais. Ce n'était pas de sitôt qu'elle pourrait bavarder avec l'intendante. Le plateau dans les mains, prestement elle virevolta et disparut dans la grand-salle.

Iain n'avait même pas levé les yeux. Il était absorbé par le nuage de vapeur qui s'échappait de son bouillon et triturait un quignon de pain qu'il trempait dans le bol de temps à autre. Sans qu'il se l'avoue, l'air préoccupé de l'intendante le dérangeait. Anna avait été sa nourrice et celle de son frère. Elle était certainement la seule personne au château dont l'estime lui était acquise. La seule à ne pas lui tenir rigueur de ses inconduites. La seule à le voir comme l'enfant qu'il avait été et à le comprendre tel qu'il était. Il n'avait encore échangé aucune parole avec elle depuis son arrivée aux cuisines, mais il avait senti son regard peser sur lui tandis qu'elle le servait. Il était évident qu'elle s'inquiétait de l'accueil qu'il ménageait à Gunelle Keith. D'ailleurs, tout le monde partageait cette inquiétude au château. Personne n'ignorait sa ferme opposition à ce projet de mariage, qu'il avait exprimée dès que son père l'en avait informé. Mais aller à l'encontre des opinions de Baltair MacNèil ne menait à rien. Iain le savait, l'avait toujours su, mais il n'était pas non plus d'humeur à taire ses idées lorsqu'il s'agissait de son propre avenir, de la façon de mener sa vie et du choix de la femme qu'il aurait à honorer. Chacune de ses violentes sorties contre son père à ce propos depuis des mois ne tendait qu'à cet unique but : s'opposer au projet. Et cette lutte, dont chacun connaissait l'issue, minait le seigneur Baltair tout autant que son fils.

C'était précisément de ce perpétuel conflit entre les deux hommes qu'Anna souffrait en silence. Son dévouement envers le seigneur Baltair était sans faille depuis maintenant trente années qu'elle était au service de la famille, mais l'attachement qu'elle avait pour l'héritier ingrat dépassait parfois l'entendement. Le chagrin du seigneur Baltair l'affligeait et l'entraînait dans un état d'abattement chaque jour un peu plus profond. Son vieux maître avait le cœur et les poumons usés, il était perclus de rhumatismes et son esprit était tout entier plongé dans les regrets et le passé. C'était une véritable désolation que de voir sombrer peu à peu cet homme autoritaire qui avait si bien su maintenir le clan MacNèil à l'écart des pratiques frauduleuses envers la Couronne adoptées unanimement par les chefs de clan des Highlands durant la vingtaine d'années que le roi Jacques I^{er} était resté prisonnier des Anglais.

Dans les faits, Baltair MacNèil ne dirigeait plus ses hommes, ne tenait plus de conseils de clan en son château et gérait le domaine familial par l'entremise de son secrétaire, sans jamais visiter ses terres et ses lairds. C'était au fils MacNèil que revenait de faire régner l'ordre sur le domaine, comme étaient en droit de s'y attendre les serfs, et de le défendre contre les attaques fréquentes des clans voisins. Le père n'entrevoyait que très rarement la nécessité de préparer le fils à une véritable succession à la tête du clan. Il s'avouait vaincu devant le spectacle qu'offrait le jeune homme s'enlisant dans une vie où la torpeur alternait avec la révolte. Il semblait à Anna que Iain, à vingt-trois ans, était aussi étranger aux yeux du père que les fils des lairds du clan. « Ces deux hommes pourraient tant s'aimer, ils sont si semblables », se répétait-elle souvent. La vieille femme pinça les lèvres pour retenir un commentaire et secoua la tête pour chasser les sombres pensées qui l'assaillaient.

Le bouillon chaud produisait peu à peu son effet dans l'estomac dérangé de Iain. Il étendit les jambes sous la table, touchant du bout des pieds le grand chien roux à poils longs qui réagit au contact de son maître en remuant frénétiquement la queue. Iain se tourna vers Anna furtivement, puis, plongeant de nouveau le regard sur les restes de son repas, il dit d'une voix assourdie :

« Elle sera là ce soir. Je me demande si elle a envie de se marier autant que moi. Si c'est le cas, ça va bien se passer et tu n'auras rien à craindre du prochain chef MacNèil, même si je demeure le second choix de la famille !

– Vous ne la refuserez donc pas à l'autel comme vous en avez menacé votre père hier ? » s'enquit aussitôt Anna.

Pour poser sa question, elle avait pris un ton à la fois tendre et bourru, ce qu'elle faisait toujours quand elle craignait de le contrarier. Comme la plupart des domestiques, elle avait entendu la querelle entre le père et le fils au souper de la veille, un des rares repas que les deux hommes avaient partagés depuis des semaines. Elle glissa un regard sur le profil aux lignes dures du jeune homme. Iain se taisait. Elle n'obtiendrait pas de réponse et ne s'en étonna guère. Son jeune maître en avait déjà beaucoup révélé en peu de mots. Ainsi était cet étrange fils MacNèil : taciturne, prompt et fuyant.

Après avoir aspiré la dernière gorgée de bouillon de son bol, Iain se leva lentement. Il esquissa un sourire qu'il voulut rassurant à l'intention de sa nourrice et la quitta avec un bref signe de la tête en guise de remerciement, son chien sur les talons. Qu'allait-il vraiment faire à l'autel, si on se rendait

là ? N'y avait-il pas toujours la possibilité que la jeune Keith le refuse comme époux ? Il sourit intérieurement à cette idée. « Elle agirait en femme avisée si elle le faisait », pensa-t-il. Il fut aussitôt ramené à une réalité plus prosaïque. Si lui, en homme énergique qu'il était, ne réussissait pas à briser la volonté de son père, comment elle, une pucelle de couvent, y parviendrait-elle avec le sien ?

Il en était là dans ses pensées quand il entendit des bruits de pas dans l'escalier qu'il gravissait. Il leva les yeux. C'était la jeune servante qui revenait du service du secrétaire, un plateau sous le bras. Il croisa son regard et s'amusa de la voir troublée. Elle s'immobilisa et, baissant ostensiblement les yeux, elle se rangea contre le mur pour le laisser passer. Son visage avait pris une jolie teinte rose. Iain sentit tout à coup une nouvelle énergie monter en lui. Il amorça un mouvement vers elle, mais, avec beaucoup d'agilité, elle l'esquiva et, lui passant sous le bras, elle se précipita dans les dernières marches menant au hall. Iain n'eut pas même le temps de la retenir. Il haussa les épaules et poursuivit sa montée, le front barré du souci de la journée. Un impérieux goût de chevaucher dans la lande l'envahissait, qui ressemblait fort à une fuite.

À l'étage, le secrétaire de Mallaig, Guilbert Saxton, se tenait debout devant son seigneur, attendant que celui-ci lui indique un siège. La cinquantaine avancée, le visage émacié et la mise impeccable dans son pourpoint noir, il avait pris la suite de son père dans la fonction de secrétaire de la famille MacNèil. Démontrant une loyauté indéfectible envers son seigneur, il avait également été très attaché à la défunte châtelaine et portait le deuil de celle-ci dans le secret de son cœur. Ne s'étant jamais marié, il n'avait donc pas d'héritier direct et n'avait jamais nourri d'ambitions quant à sa suite. Il se considérait lui-même comme arrivé en fin de carrière et comptait se retirer à la mort de Baltair MacNèil. Les affaires du domaine stagnaient, certes, mais surtout il se sentait incapable de servir Iain, qui hériterait des terres autant que du titre de chef de clan. Il aurait sans doute pu poursuivre la gérance sous la gouverne du fils aîné, car il avait beaucoup estimé les qualités personnelles de ce dernier. Mais avec le cadet, c'était une tout autre affaire.

Baltair MacNèil leva les yeux du parchemin faiblement éclairé, soupira et fit signe à Saxton de prendre place sur la chaise placée de l'autre côté du bahut sur lequel était encore posé le plat du déjeuner.

« Avez-vous terminé l'évaluation du contrat et avez-vous une idée précise de ce que nous rapporteront les droits de coupe dans les Grampians,

Saxton ? Si nous gardons un bon territoire de chasse, la forêt pourrait-elle compenser les pertes que nous subissons avec le cheptel ?

– Certes, mon seigneur, dans la mesure où nous limiterons vos concessions. D'autre part, vos troupeaux ont beaucoup profité durant l'été et nous pourrions vendre plus qu'au cours des deux dernières années. D'après mes estimations, Nathaniel Keith pourra s'acquitter des droits sur sept acres la première année et sur quatre autres l'année suivante, ce qui rapportera une somme globale de sept cents livres à la maison MacNèil avant l'automne 1426. En outre, votre seigneurie pourra alors octroyer les terres nouvellement déboisées à ses chevaliers et lairds, dont plusieurs fils sont en âge de prendre domaine, comme vous le savez. »

Baltair MacNèil se déplaça lentement dans son fauteuil. Ses os le faisaient souffrir et aucune position n'était vraiment confortable. Cet examen du contrat de mariage le satisfaisait dans l'ensemble, mais il était agacé par le fait que son secrétaire lui exposait la situation selon une perspective à long terme. Or son état de santé ne lui permettait pas de se projeter dans l'avenir, même rapproché. L'idée d'une ronde d'assermentations de serfs l'oppressait littéralement. Il imagina Iain en train de s'acquitter de cette noble tâche : des hommes, tous plus vieux que lui, s'agenouillant pour lui prêter serment. Il ne put retenir une grimace à cette image. Il chercha son souffle un moment.

« Comment mon fils arrivera-t-il à faire respecter le titre des MacNèil s'il refuse de se comporter en homme digne de ce nom ? Pourquoi s'acharne-t-il à demeurer cet adolescent provocateur, avide de tournois, de rixes et de chasses, et farouchement opposé à toute forme d'éducation et aux bonnes mœurs ? Ses hommes, certes, l'admirent pour ses exploits et ses ennemis le redoutent, mais les serfs se méfient de son impulsivité et les lairds du clan tentent de l'ignorer. La noblesse est héréditaire, mais l'estime se gagne ou se perd et elle est indispensable à un chef de clan. Iain ne pourra être estimé de quiconque s'il poursuit dans cette voie. Plût au ciel que le mariage lui apporte stabilité ! » se disait Baltair MacNèil.

Le vieux chef se tourna avec lassitude vers Saxton et entreprit la revue des affaires courantes. La simple pensée de s'engager dans des opérations de commerce avec Nathaniel Keith le mettait mal à l'aise. Il avait toujours transigé avec des hommes en qualité d'associé. Or Keith était son opposant voilà encore à peine un an. La voix unie et un peu nasillarde de son secrétaire avait le don de l'apaiser. Aussi l'écouta-t-il débiter son compte rendu tout en marchant lentement dans la pièce. Arrivé à la hauteur de la

fenêtre, il regarda la neige tomber, fine et légère : une neige qui fondrait en touchant le sol. Puis, jetant les yeux au loin, il vit un cavalier qui galopait en direction des plateaux, un grand chien dans son sillage. C'était à n'en pas douter Iain. Il chevauchait seul, ce qui l'étonna. L'espoir que son fils allait au-devant de l'équipage Keith accéléra le rythme de son vieux cœur.

*

Notre équipage amorçait une légère descente en émergeant des bois qui nous entouraient depuis le début de la matinée. Une neige fondante avait momentanément recouvert le sol et disparaissait en laissant çà et là de larges plaques noires. Je levai vivement la tête. J'avais nettement entendu la voix de notre lieutenant annonçant le Ben Nevis. Je me dressai et aperçus immédiatement au nord-ouest ce fameux mont, le plus haut sommet dans cette partie de l'Europe, ainsi que me l'avaient appris mes leçons de géographie à l'école monastique d'Orléans.

Comme tout cela me sembla loin soudainement. Je revis, tels les longs rubans de fête, se dérouler les quatre années passées à l'école monastique. La passion d'apprendre qui s'était tout de suite emparée de moi, dès mon arrivée au couvent, au milieu de ma quinzisième année ; l'enthousiasme avec lequel j'avais plongé dans les études et la vie de couventine française ; la soif insatiable de connaissances dont j'avais immédiatement fait preuve ; et, finalement, le grand dépit que j'avais ressenti à mon rappel en Écosse à la suite de la défaite de mes compatriotes à Verneuil-sur-Avre, le 17 août dernier. Mon père avait cru bon de me rapatrier après ce revers militaire, le sort des Écossais en France lui apparaissant moins sûr qu'au moment de l'envoi du corps expéditionnaire destiné à prêter main-forte au dauphin Charles aux prises avec les Anglais. Les trois dernières années de succès écossais en territoire français avaient tout de même beaucoup profité au commerce de mon père. Toute la famille louait la justesse de ses visées sur ce marché du sud, cette France qu'on se plaisait encore à appeler en Écosse la « vieille alliée ». Mes propres mérites à l'école monastique d'Orléans étaient passés inaperçus.

Vivian et Nellie sortirent la tête de l'auvent qui couvrait la voiture et dirigèrent leurs regards vers le mont. Visiblement, la masse de granit du Ben Nevis ne les impressionnait guère, malgré son sommet enneigé. Elles s'intéressaient davantage aux troupeaux de bœufs qui paissaient dans la plaine sombre qui s'étendait au loin dans la lande. Elles se mirent à supputer

le nombre de têtes du cheptel et la quantité de viande que cela représentait. Leurs remarques me firent sourire. « Que connaissent-elles aux élevages, elles qui ne peuvent pas voir plumer une poule sans tressaillir ? »

Le vent était tombé, mais le froid nous forçait à mieux nous couvrir ou à rentrer sous la toile. Pour ma part, je voulais voir chaque arbre, chaque caillou, chaque nuage de ce décor qui allait être le mien. Le paysage qui s'offrait à moi était gris, mouillé et vaste : les Highlands. Sur la ligne d'horizon apparaissait la mer, presque noire et ce royaume sauvage des îles Hébrides. Mon cœur se serra de nouveau. Que me réservait ce pays tourmenté des Highlands où chaque habitant tenait tant de ses ancêtres vikings que de ses ancêtres pictes : barbus, buveurs d'eau-de-vie, mangeurs de raves et de moutons, belliqueux et, disait-on, incultes ?

Plus tard, mon lieutenant s'approcha pour nous informer d'une halte : quelques minutes pour abreuver les chevaux dans le ruisseau que nous longions. Fixant les terres en contrebas, j'aperçus un cavalier suivi d'un chien qui s'éloignait à longues foulées vers le nord. Il contournait le troupeau à un demi-mile de notre équipage. Je distinguai également trois autres cavaliers qui semblaient encercler les bêtes. « Pourquoi n'y a-t-il pas d'enclos ? » me demandai-je alors. J'étais habituée aux pâturages réduits et clôturés de la Dee où paissaient tout au plus une dizaine de bœufs. Ici, il y avait une cinquantaine de têtes au moins. Les premiers signes de la démesure de ce pays s'imprimaient dans mon âme inquiète. Je respirai à fond l'air froid et attendis en silence que s'ébranle de nouveau notre compagnie vers sa destination : le château de Mallaig.

À la fin de l'après-midi, je le vis enfin au détour d'un bosquet de pins, au bout de la péninsule, entre les deux lochs*, adossé à la mer. Imposant. Tout le bâtiment était isolé sur un promontoire qui semblait imprenable du point de vue où nous étions. Son donjon, ses murailles hautes de trente pieds et tout le corps de garde étaient de grès rouge, ce qui frappait dans ce décor gris. Apparemment, aucun village ne s'adossait à ses murs. Des champs et des champs l'entouraient, les uns utilisés pour la culture d'une quelconque céréale, les autres servant de pâturages. Je comptai sept chaumières dans les alentours et un moulin à l'est. Rien d'autre. Ainsi m'apparurent la première fois la péninsule de Mallaig et son château.

Lennox avait fait arrêter les chevaux. Il donnait ses instructions pour faire annoncer notre arrivée au seigneur MacNèil. C'est Nial, notre jeune

garde, qui nous précéderait sur le chemin du château. Nous étions toutes sorties de la voiture pour contempler la vue. Comme si elle avait lu dans mes pensées et en arrivait aux mêmes conclusions que moi, Nellie soupira :

« Voilà un endroit bien désolé et bien privé de compagnie. Une châtelaine doit goûter les travaux d'aiguille, car elle ne verra guère de troubadours en sa cour.

– Il est vrai que l'agitation du port d'Aberdeen offre de meilleures perspectives de divertissement, Nellie, lui répondis-je, mais il y a des châteaux fort animés par la seule valeur de leurs gens. Qui sait si les MacNèil n'ont pas leurs poètes et leurs musiciens à demeure ?

– Croyez-vous, ma dame, qu'on y organise des fêtes, des banquets et des concours comme chez nous ? intervint Vivian sur un ton rêveur.

– Je n'en sais rien, mais nous allons pour sûr y vivre une réception de mariage... n'est-ce pas ? » lui répondis-je d'un ton que je voulais enjoué.

Nellie me jeta un regard circonspect, puis détourna les yeux pour ne pas croiser les miens. Elle ne se faisait aucune illusion sur les festivités que nous allions connaître. Pour ma part, j'étais partagée entre l'espoir, peu fondé, d'y trouver une vie riche et animée et la crainte que l'aspect austère du château ne soit le reflet exact de l'atmosphère qui y régnait. Je regardai au loin Nial qui allait au galop. Malgré la fatigue, la faim et la saleté qui s'étaient attachées à nous durant ces six jours de voyage, je n'eus soudain aucune hâte de parvenir à destination.

*

Le révérend Henriot était un homme jeune, de petite taille, portant la tonsure des moines et de physionomie avenante. Un léger tic nerveux lui faisait hausser les épaules de temps à autre. Il se tenait immobile dans la vaste cour du château, récapitulant mentalement la formule d'accueil que le seigneur Baltair lui avait dictée. Le froid le gagnait peu à peu et il avait hâte d'en finir. À ses côtés se trouvait le seigneur Tòmas, visiblement mal à l'aise de faire partie de la maigre délégation d'accueil du château de Mallaig à sa future châtelaine. Élançé, les cheveux blonds, le regard intelligent et très bleu, vêtu avec soin, le jeune homme avait un air de noblesse et de gravité. En tant que neveu du seigneur MacNèil, il avait tout naturellement été désigné pour présenter les honneurs de la famille. Dame Beathag, drapée dans une cape rouge bordée de loutre, tentait de masquer sa curiosité sous une attitude désinvolte, ses lèvres écarlates légèrement pincées en un demi-sourire. Une perpétuelle moue de dédain collait à son visage au teint de lait,

aux lignes parfaites, encadré d'une chevelure de feu adroitement coiffée sous un hennin. Enfin, le jeune Nial restait un peu à l'écart, impatient de retrouver sa place parmi l'escorte de sa dame.

Au fond de la cour attendaient les gardes et palefreniers du château. Cachés à l'intérieur du passage de la grande porte se tenaient plusieurs membres du personnel du château, excités et curieux. Parmi eux, Anna, qui serait sans doute la première présentée à sa future maîtresse, se rongait d'inquiétude. Elle caressait d'une main distraite les fins cheveux roux d'une fillette blottie dans ses jupes. L'attente semblait interminable à tout le monde quand, enfin, l'équipage pénétra lentement dans la cour. Une voiture escortée de quatre hommes d'armes, en tout et pour tout. Dans la voiture, de bonne facture, trois dames souriantes : deux jeunes et une plus âgée. « Laquelle est Gunelle Keith ? » se demandaient avidement les gens de la maison.

Le révérend Henriot se secoua de sa torpeur et s'avança au-devant de l'équipage. Les gardes avaient mis pied à terre et le plus vieux d'entre eux aidait les dames à descendre. Avec dignité et respect, il présenta la première dame au révérend : Gunelle Keith. Celui-ci lui tendit les mains, qu'elle prit, et débita sa formule de bienvenue à Mallaig. Elle avait retiré son capuchon et laissait voir des cheveux châtain clair, nattés et rassemblés sur sa nuque. Son visage n'avait rien de remarquable : teint rousselé, front haut ceint d'un bandeau de velours bleu, pommettes saillantes, lèvres minces, yeux bruns très mobiles, regard concentré. Elle n'était pas plus grande que le révérend auquel elle souriait en lui retournant sa formule de politesse d'une voix assurée. La deuxième dame, qui avait plus d'éclat et de charme, avait un air gêné et contemplait la pointe de ses chaussures. La dame plus âgée qui suivait était de grande stature et affichait un air sérieux.

Le seigneur Tòmas, que le révérend présenta aussitôt, s'avança à son tour vers Gunelle Keith. Il la salua en inclinant légèrement la tête en avant, la main droite à la hauteur du torse, à la façon des chevaliers du Nord, et, d'une voix rauque, il offrit les hommages de la famille MacNèil et présenta dame Beathag, la bru du seigneur MacNèil, qui ébaucha une révérence mais n'ouvrit pas la bouche. Dame Gunelle reçut les compliments, rendit les salutations et, se tournant vers ses gens, elle les nomma rapidement un à un, chacun hochant légèrement la tête à tour de rôle en guise de salutation.

La ronde des présentations se termina ainsi. Le seigneur Tòmas fit un rapide et précis signe de tête aux palefreniers, qui prirent immédiatement l'équipage en charge et se dirigèrent vers les écuries. Il invita les dames et les gardes de l'escorte à pénétrer dans le donjon, les précédant avec le révérend et dame Beathag dans le passage voûté qu'ils traversèrent à grandes enjambées sans s'arrêter aux domestiques qui s'y trouvaient. Ils avançaient maintenant en silence dans le corridor qui menait au hall. Il y faisait sombre et humide.

*

Je levai les yeux sur les murs et plafonds de pierres noircies du corridor. « Que cet intérieur est lugubre », songai-je. Lennox marchait à mon côté, l'air imperturbable, son bras droit frôlant légèrement mon épaule, sa main gauche posée discrètement sur le pommeau de son épée. Je le sentais tendu, aux aguets. « Que se passe-t-il donc ? » me dis-je, légèrement mal à l'aise. J'aurais dû m'adresser à mes hôtes, qui marchaient devant moi, mais je ne trouvais rien à leur dire. En outre, ils me faisaient dos et paraissaient pressés de me mener là où ils me menaient. Sans doute aux seigneurs de Mallaig. J'étais déçue de leur absence dans la cour. Il me semblait que c'était un manquement grave à la plus élémentaire des politesses. Peut-être étaient-ils sortis, ou occupés, ou souffrant d'une incapacité quelconque ? J'en étais là dans mes réflexions quand nous traversâmes un vaste hall et pénétrâmes dans la grand-salle. Un imposant foyer aux pierres adroitement sculptées, d'une profondeur comme il ne m'avait jamais été donné d'en voir, occupait le fond de la pièce et répandait une chaleur bienfaisante qui nous enveloppa dès l'entrée. Nulle jonchée ne couvrait le sol de pierres qui laissait voir çà et là des plaques sombres d'humidité. Deux murs étaient garnis de tapisseries effilochées. Le plafond de bois noirci avait peut-être déjà été peint de couleur claire, mais sa hauteur baignait la pièce dans une espèce d'ombre. En revanche, les ouvertures étaient de belles dimensions. Des vitraux colorés – véritable luxe – ornaient toutes les fenêtres sud de la salle. Cela m'apparut inouï dans une demeure aussi isolée des villes. Je me rappelai la rencontre avec le maître vitrier et ses commentaires inquiétants sur les habitants du château me revinrent subitement en mémoire.

Le seigneur Tòmas s'était tourné vers moi et, ignorant le froncement de sourcils de mon lieutenant sur le qui-vive, il saisit fermement mon bras et me guida vers le foyer devant lequel s'alignaient plusieurs fauteuils. C'est alors que je remarquai un homme qui ne pouvait être autre que le vieux

seigneur MacNèil. Il se leva à mon approche. Sous son chapeau vert foncé, du même velours que son manteau long brodé, on devinait une tête toute blanche et une chevelure encore remarquablement fournie. Il était de taille moyenne et il avait les traits tirés, de fatigue, de douleur ou simplement de vieillissement. Lâchant mon bras, le seigneur Tòmas me présenta aussitôt à lui :

« Mon oncle, voici Gunelle Keith, fille de Nathaniel Keith, frère de William Keith, maréchal du roi et beau-frère de l'évêque John Carmichael d'Orléans. Elle est accompagnée de ses gens, qui sont heureux d'accepter votre hospitalité.

– Soyez la bienvenue au château, dame Gunelle, me dit-il très simplement en me prenant les mains afin de retenir la révérence que je m'apprêtais à faire. Nous vous attendions avec impatience, vous ainsi que les membres de votre famille. »

Il parcourut la pièce du regard, puis ajouta :

« Nous sommes désolés de constater qu'ils n'ont pu vous accompagner. Les chemins ne sont pas encore fermés dans les montagnes, mais fort vilains en ce début d'hiver. Votre voyage s'est-il bien déroulé ? Aucun incident de route n'est survenu ?

– Je vous remercie, mon seigneur, tout s'est admirablement passé, lui répondis-je. Mon père vous transmet ses hommages, ainsi que toute ma famille. Il ne peut que rarement partir en novembre, car plusieurs cargaisons transitent par Aberdeen avant l'hiver. Aussi a-t-il été convenu que ma famille resterait toute à notre château de Crathes. »

Il admit cette explication sans trop s'émouvoir. Il m'indiqua un fauteuil et s'enfonça dans le sien en énumérant les services dont pouvaient disposer mes gens – logement, nourriture, commodités pour tout le temps qu'ils jugeraient bon de passer à Mallaig. Je ne pouvais détacher les yeux de son visage sévère. Ses traits étaient réguliers, sa mâchoire carrée, ses yeux très bleus et des sourcils épais ombrageaient son regard dur quand il inclinait la tête. Il parlait la langue scot avec le même accent que le révérend Henriot et le seigneur Tòmas, mais ses mots étaient plus recherchés, plus raffinés. Ses mains noueuses, à la peau transparente et tachée, étaient posées sur ses genoux, les doigts recroquevillés. Il les ouvrait et refermait lentement, comme avec difficulté. Baltair MacNèil était plus vieux que je ne l'avais imaginé.

Il y avait évidemment une question qui me brûlait les lèvres : « Où est donc le fils ? » J'avais discrètement scruté la salle et nul homme qui eût pu

correspondre à lui ne s'y trouvait. Mes gens avaient pris place sur les bancs et devisaient à voix basse. Dame Beathag avait quitté la pièce, ainsi que le révérend Henriot. Mon interlocuteur s'était tu et me dévisageait tranquillement. Mal à l'aise, je laissai échapper :

« Mon seigneur, votre fils n'est-il pas à demeure en ce moment ? Il ne m'a pas été présenté dans la cour tout à l'heure.

– Mon fils n'est pas au château, mais nous l'attendons. Il se joindra à nous très bientôt... pour le souper que nous prendrons dans une heure, si cela vous convient », répondit-il sur un ton qui dénotait un certain agacement.

Voilà qui était pour le moins étonnant. Le seigneur Baltair ne semblait pas désireux de justifier l'absence de son fils, alors qu'il m'affirmait par ailleurs que notre équipage était bel et bien attendu au château ce jour-là. Je me levai en lui signifiant que j'allais gagner les appartements qu'on me désignerait avec mes servantes. Il acquiesça et appela son intendante afin qu'elle nous conduise à l'étage. C'était une personne à l'air bienveillant qui répondait au nom d'Anna. Lorsque je passai devant Lennox en quittant la salle, je surpris son regard courroucé. Je lui souris pour le rassurer. Bien sûr, il s'agissait là d'un accueil bien froid pour la future châtelaine de Mallaig, mais ni lui ni moi n'y pouvions rien changer. « Tout va bien, Lennox », lui soufflai-je, ce à quoi il répondit par un bref signe de tête peu convaincu.

Nous avons gravi deux étages du donjon par des escaliers aux marches particulièrement profondes. La chambre était tout au fond de l'aile est, formant une tour d'angle. Elle était étonnamment bien éclairée : deux longues fenêtres ogivales garnies de verre blanc laissaient passer une lumière douce à cette hauteur de l'édifice. Trois grandes tapisseries ornaient les murs ouest et nord et un retrait aménagé dans le mur du fond abritait une cuve de chêne pour le bain. Le sol était entièrement recouvert de tapis tressés. Au centre trônait un imposant lit garni de courtines damassées. Deux autres lits formaient un angle dans le coin opposé à la porte, où nos coffres avaient été déposés. C'était une chambre vraiment élégante. Je vis que Nellie et Vivian partageaient mon appréciation des lieux. Je devais apprendre plus tard que c'était la chambre de feu dame Lite MacNèil.

L'intendante s'assura qu'il y avait de l'eau dans les pichets et dans les bassins qui chauffaient devant l'âtre pour le bain. Sur une table basse étaient posés en pile plusieurs linges blancs proprement pliés, quelques pommes dans un joli plateau d'étain, une carafe avec gobelet, des fleurs de chardon

séchées dans une assiette. Tout avait admirablement été prévu pour recevoir les voyageuses fourbues et exténuées que nous étions. Je sentis la tension dans mon dos et mon cou se relâcher : pour la première fois depuis mon arrivée au château de Mallaig, je respirai librement. Cette prévenance dont faisait preuve l'intendante dénotait une civilité et un accueil particulièrement bienvenus. J'étais heureuse et réconfortée de constater qu'Anna connaissait son métier. Nous n'avions rien compris des paroles qu'elle nous avait adressées. Elle s'exprimait en gaélique, comme sans doute l'ensemble de la domesticité du château. Aucune de nous trois ne parlait ni n'entendait cette langue des Highlands. De notre équipage, le lieutenant Lennox était peut-être le seul à pouvoir le faire.

Sitôt qu'elle eut terminé son service et quitté la chambre en refermant la porte derrière elle, nous tombâmes sur nos couches d'un même mouvement en soupirant d'aise. Un rire de détente montait dans nos gorges. Nous étions parvenues à destination et avions une heure devant nous pour redevenir nous-mêmes.

On vint nous chercher pour le souper lorsque la nuit était complètement tombée sur le château. Les murs des corridors projetaient des ombres épaisses que les flammes dorées des bougies ne réussissaient pas à adoucir. Nous pénétrâmes dans la grand-salle, où flottait une appétissante odeur de viande. Une table de bonne dimension y était dressée. Évaluant d'un œil rapide le nombre de couverts et de convives, je compris que Nellie et Vivian n'y prendraient pas place. Elles s'en rendirent compte elles aussi et nous nous séparâmes sans échanger une parole. De notre équipage, seul Lennox serait présent à mon premier souper à Mallaig : il patientait, un peu en retrait du foyer, figé dans une attitude tendue. Les convives m'attendaient en silence.

Près de la table se tenait le seigneur Baltair, qui me tendit la main dès mon arrivée et me fit signe d'avancer en m'indiquant la place au centre. En face d'une place vacante à ma droite était assis le révérend Henriot. Le seigneur Tòmas me faisait face et, à son côté, un grand homme sec, tout de noir vêtu, qu'on me signifia être Guilbert Saxton, le secrétaire de la famille. Son vis-à-vis était Lennox, le regard fermé, la mâchoire contractée, puis venait une autre place vide à l'autre bout de la table. « Celle de dame Beathag ou du fils MacNèil ? » me demandai-je. Ils n'étaient pas encore arrivés, et, pendant l'attente, je pus examiner la table à loisir. Elle était recouverte d'une nappe blanche impeccable ; des fleurs dont je ne

connaissais pas le nom flottaient dans un bol d'eau parfumée ; des assiettes de noisettes et de tranches de pain épaisses occupaient son centre. Je notai encore une fois une certaine distinction qui, je ne sais pourquoi, me semblait si incongrue dans ce pays.

Nellie et Vivian avaient pris place sur les banquettes à l'entrée de la salle. Je levai les yeux dans leur direction en entendant le son d'un rire perlé qui précéda l'arrivée de dame Beathag et d'une suivante qui la laissa nous rejoindre seule à table. J'entendis le seigneur MacNèil à mes côtés formuler en gaélique un commentaire sur un ton acerbe. Me jetant un regard, il murmura une excuse que je m'empressai d'accepter. J'en déduisis aussitôt que la langue naturelle des gens de Mallaig était le gaélique, le chef du clan MacNèil n'y faisant pas exception.

En m'adressant un sourire figé, dame Beathag s'installa de biais avec Lennox et lui glissa un regard énigmatique. Le seigneur Baltair commanda aussitôt à ses domestiques le début du service. Je sursautai et ne pus m'empêcher de poser les yeux sur la place vide à ma droite. On allait donc commencer ce repas d'accueil sans la présence du fils.

Pour inconcevable que la chose puisse paraître, je compris bientôt que Iain MacNèil n'était pas encore de retour au château. Le seigneur Baltair soutenait la conversation en évitant systématiquement le sujet. Il était visiblement choqué et personne n'osait aborder la question de peur de provoquer sa colère. Je me pris à frissonner d'effroi. Cet homme âgé était devenu, en une heure, un énergique chef de clan. Durant tout le repas, aucune parole ne fut échangée en gaélique, même entre les gens de Mallaig. À l'évidence, un ordre avait été donné en ce sens. Comme dame Beathag n'ouvrit pas la bouche et ne prêta l'oreille à aucune conversation, j'en conclus qu'elle ne parlait pas le scot.

On nous servit des viandes de bœuf et de mouton, des légumes bouillis et de la pâte de coings. De l'hydromel et de la bière circulaient, et c'est le seigneur Tòmas qui veillait à ce que ma coupe ne soit jamais vide. J'étais affamée et fis honneur au repas, chassant de mon esprit le malaise que suscitait l'absence du fils. Le seigneur Baltair eut la politesse de s'informer abondamment de ma famille, de la vie à Aberdeen et de mes impressions sur les Grampians, ces terres nouvellement acquises par les MacNèil que j'avais traversées durant mon voyage. Il s'adressa également à Lennox avec civilité.

L'ambiance demeura cependant tendue jusqu'à la fin du repas. Baltair MacNèil se comportait en hôte parfait. Furieux mais parfait.

C'est après le souper que les gens de mon escorte se joignirent à nous et que je retrouvai mes servantes à mes côtés avec un certain soulagement. Puis, en quelques minutes, en un flot ininterrompu, la grand-salle se remplit des habitants du château dont quelques-uns me furent présentés. Des chevaliers, des gardes, des domestiques, des membres de divers corps de métier qui œuvraient à l'intérieur des murs, leurs épouses et quantité d'enfants de tout âge se mêlaient dans une joyeuse pagaille. Le bruit devint vite assourdissant. Je notai parmi tout ce monde une majorité de roux : un roux cuivré. Les femmes étaient habillées de vêtements aux couleurs franches, mais dont la confection ne dénotait ni élégance ni richesse. Tous les hommes de Mallaig portaient la barbe, à l'exception du seigneur MacNèil, de son secrétaire, de Tòmas et du révérend. Je surprénais de temps à autre des regards de curiosité et entendais fuser des rires gras de toutes parts. La langue gaélique bourdonnait à mes oreilles et je me sentis vite un peu étourdie. Deux hommes ne me quittaient pas des yeux, l'air grave : le lieutenant Lennox et le seigneur Tòmas.

Près du portail, dame Beathag était entourée d'une cour particulièrement animée. Le révérend et le secrétaire s'étaient isolés dans un coin, en grande conversation. L'intendante Anna tournait autour du fauteuil de son vieux maître d'un air désesparé. J'aurais aimé la féliciter pour la conduite du repas, mais j'étais trop loin d'elle et pouvais difficilement me libérer. Bientôt, je ne pus réprimer des signes de fatigue. Heureusement, le seigneur Baltair se retira assez tôt, se contentant de me saluer d'un signe de tête. Je lui rendis son salut en soupirant : j'allais pouvoir regagner ma chambre. Je fis rapidement le tour de mes gens et de mes hôtes, leur souhaitant une bonne nuit. Quand je quittai enfin la salle avec mes servantes, Iain MacNèil n'avait pas paru. Il ne rentra pas de la nuit. Ni cette nuit ni les deux nuits suivantes.